

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 25 (1887)
Heft: 42

Artikel: Une journée à Neuchâtel : la famine
Autor: L.M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-189992>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
 SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
 six mois . . . 2 fr. 50
 ETRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

CAUSERIES DU CONTEUR
 2^{me} et 3^{me} séries.
 Prix 2 fr. la série ; 3 fr. les deux.

Croquis de Lavaux.

Les vendanges ont commencé. — De Pully à Villeneuve, grande animation, malgré un ciel gris et souvent froid. La grande route m'apparaît de ma fenêtre, sillonnée par une armée de fourmis actives et empressées : ce sont des chars de vendange à la lourde cuve, trainés par deux, quatre ou six robustes bras. Le fils du vigneron, gamin de 12 ans, debout sur le devant du véhicule, simule les fonctions de cocher ; et le grand tablier de toile grise, dont la prévoyance maternelle l'a affublé, le rend plus fier que Pharamond sur son char.

Voici des citadins, revenant de rendre visite à quelque cousin du vignoble. Celui-ci, fidèle à ses traditions de générosité, a chargé ses hôtes d'un ou deux beaux paniers de son meilleur fendant. Plus loin, ce sont des acheteurs de la Suisse allemande, à qui un propriétaire vient de faire la gracieuseté de les conduire à la vigne pour se régaler. Plus loin, encore, clic, clac, clic!... Garde à vous ! C'est un bruyant attelage conduisant deux fustes, remplies de moût, et ornées du traditionnel bouquet de dahlias. Dans les vignes longeant la route, et plus haut sur le coteau, je vois partout des points noirs remuants ; ils sont bien nombreux, les vendangeurs, cette année ; serait-ce qu'il y a énormément à cueillir ? Hélas ! non, mais le temps menace d'être inclément et on se hâte, on renforce le personnel.

Mais que sont devenues les gaies vendanges d'autrefois, qu'un aimable et célèbre chroniqueur vaudois décrivait à peu près ainsi : « De Lausanne à Villeneuve, jusqu'à Bex, on n'entendait sur les coteaux qu'une trainée de gaité ressemblant à un éclat de rire, et des *youlées* qui rappelaient celles des bergers des Alpes. »

Cependant, ici et là, le zèle des travailleurs est égayé par une petite explosion d'hilarité : c'est une vendangeuse qui a oublié une grappe malencontreuse ; or, un usage immémorial donne au brantare qui constate le délit le droit d'embrasser la délinquante ; il en use, on rit et cela ne tire pas à conséquence. D'aucuns prétendent que la faute n'est pas toujours involontaire, mais c'est une pure méchanceté, qui trouve tout au plus sa place dans ce trop badin *Conteur*, toujours enclin à taquiner le beau sexe.

Si je descends au pressoir du voisin, pour y goûter le nectar d'octobre, voici le verdict que j'entends rendre par des vétérans expérimentés au sujet de

la récolte : Elle sera en tous cas et généralement parlant, une fine goutte ; la quantité sera moindre que celle qui avait été supputée il y a quinze jours ; les gousses, qu'un brin de brouillard ou quelques fines pluies auraient dû se charger d'amincir, sont restées opaques. Aussi ne faut-il pas s'étonner si nos vigneron n'ont guère le visage épanoui par un cœur plein d'allégresse. Les plus sages reconnaissent néanmoins qu'ils sont assez bien partagés, s'ils comparent leur lot à celui d'autres localités si durement éprouvées.

Quant au nom à donner à cette récolte conquise à force de travail, de soins continus, de lutte contre l'oïdium, le mildew, le blak rot, les vers et les escargots, on n'a pas encore eu le loisir de s'en occuper.

Ami Vaudois, si tu veux m'en croire, appelons-le, mais à juste titre, le *vin de la modération* !

Sophie TROTTEVILLE.

UNE JOURNÉE A NEUCHÂTEL

La famine.

IV

Nous sommes donc au jeudi. — Vous savez sans doute où s'en va tout ce monde qui n'a pu dîner à la cantine, ni se procurer la moindre subsistance dans l'enceinte de l'exposition : il s'en va dîner en ville. Etant dans les mêmes conditions, nous en faisons autant. — Rien de plus curieux que les conversations au sein de la foule :

— Sapristi ! comme je casserais de bon cœur un morceau !

— Je n'y tenais plus ; j'ai une faim atroce.

— Il nous faut aller au *Soleil*, où la table est excellente.

— Moi, je mangerais volontiers de la truite.

— J'aimerais autant un bon bifteck.

Et les mets les plus savoureux d'aller leur train dans la tête de ces messieurs... Pauvres gens, quelle douce illusion !

Les rues de Neuchâtel présentent à ce moment un singulier aspect. Partout des gens qui entrent ou sortent des hôtels et des restaurants ; d'autres qui lisent les enseignes, qui vont et viennent d'un air angoissé... Que se passe-t-il ?...

Bref, entrons au *Soleil*, puisqu'on y dine si bien... Ouf ! quelle bousculade. L'escalier est encombré, les salles sont pleines de gens qui crient la faim,

et qui, malgré les protestations des sommeliers, ne peuvent croire à l'absence totale de vivres dans la maison. Quelques-uns poussent leurs investigations jusque dans la cuisine et découvrent les marmites du potager.

— Comment, vous n'avez plus rien, pas même du pain et du fromage ! Ce n'est pas possible !

— Rien, m'sieu, rien, absolument rien !

Plusieurs reprennent le chemin de la rue en disant : « Allons voir à l'hôtel du *Commerce*. »

Hélas ! au *Commerce*..., même commerce : rien, absolument rien à manger ! Nous y rencontrons des gens qui redescendent du 1^{er} étage par dix, vingt à la fois, et se consolent en disant : « Allons voir au *Soleil*. »

Nous les laissons aller, nous qui en venons.

Puis, poussant jusqu'au *Faucon*, nous trouvons la cour de cet hôtel remplie de gens qui ont été repoussés avec perte, et se dirigent vers l'hôtel du *Commerce*.

Nous les laissons aller, nous qui en venons.

Nous parcourons ainsi pendant près de deux heures tous les hôtels, restaurants, pintes, brasseries, tous les bouchons possibles, sans y trouver quoi que ce soit à nous mettre sous la dent. A côté de cela, plus de pain chez les boulangers, plus de charcuterie chez les charcutiers. Un de ceux-ci, pris au dépourvu par la visite inattendue d'un ami, raclait fiévreusement son *plot* pour y recueillir quelques débris de viande hachée.

Partout où nous entrons, les tables sont encombrées de miettes de pain, de pelures de saucisson, d'os de jambon ou de côtelettes, de coquilles d'œufs, de boîtes de sardines vides, marquant le passage de ceux qui avaient eu l'heureuse chance de nous devancer. On eût dit vraiment que toute l'armée de Bourbaki, en déroute et affamée, avait passé par là.

C'était navrant.

A chaque instant on se croisait dans la rue avec des groupes de huit, dix, douze personnes cherchant quelque nourriture. Représentez-vous tout ce monde à l'estomac vide, au visage pâle... dans une ville aux teintes jaunes !...

Ne sachant plus où aller quêter, et dans le but d'oublier nos déboires, nous entrâmes un moment dans une baraque de saltimbanques où se portaient de nombreux curieux.

Horrible fatalité !... Qu'est-ce que nous y voyons ?... Un sauvage d'Amérique, un Iroquois vorace, qui dévorait un poulet cru, comme pour insulter à notre malheur !

En sortant de là, nous rencontrâmes un ami qui avait eu le rare privilège de trouver place à la table d'un petit hôtel, en compagnie d'une quinzaine de personnes, auxquelles on servit tout ce qui restait à l'office. Il nous raconta que les rations avaient été si petites, qu'une amusante scène survint au moment de régler :

— Combien devons-nous, madame ?

— Trois francs par personne.

— Trois francs ! C'est trop, nous n'avons pas mangé pour cela, dit l'un.

— Moi, j'ai à peine mangé pour 1 franc, dit un autre ; deux fois les plats me sont arrivés vides.

— Moi, ajoute un troisième, je puis avoir mangé pour 1 fr. 25. Je propose de payer 2 fr. pour en finir. Si Madame ne veut pas accepter, qu'elle aille au juge de paix.

Après une discussion assez vive, on transigea. Le prix du diner fut arrêté à 2 fr. 50.

Huit personnes de Lausanne n'ayant pu se procurer que du pain, qu'on venait de sortir du four, et un peu de charcuterie, sentirent le besoin de prendre un café pour aider la digestion. Ils allèrent dans un établissement, où il leur fut répondu qu'on n'avait plus de café.

— Permettez, fit observer un de ces messieurs, vous pouvez peut-être manquer de vivres, comme partout ailleurs, mais du café !... Voyons !... Si vous n'en avez plus, il y en a chez le marchand.

— Je vous répète, monsieur, qu'il n'y en a plus et que nous ne servons plus rien.

Vexés, nos gens se dirigent vers la boutique d'un épicier, achètent chacun 25 grammes de café torréfié, et retournent d'où ils venaient. Puis, s'installant autour d'une table, ils sonnent le garçon :

— Huit cafés avec kirsch, s'il vous plaît.

— Mais, vous vous moquez du monde, messieurs ; je vous ai dit tout à l'heure que nous n'en avons plus !...

— Ne vous fâchez pas, monsieur, nous vous en apportons.

Et chacun de sortir de sa poche son petit cornet.

Fureur du sommelier, rage du patron !

Nos Lausannois durent déguerpir en grignotant quelques grains de soi-disant moka, mais en riant aux larmes.

Le récit de ces divers incidents ne nous restaurait guère. Poussés par un appétit de plus en plus accentué, nous nous adressâmes, en dernier ressort, à un gros négociant qui humait un Grandson sur le seuil de sa boutique, et qui nous indiqua, à 20 minutes de là, un établissement un peu isolé, qui avait peut-être échappé au grand nombre et où nous trouverions évidemment quelque chose. Nous y courons d'un pas léger, — rien ne nous pesait à l'estomac. — Nous sommes bientôt en face d'une maison superbe, aux alentours somptueux : « Ah ! voilà notre affaire ! »

O ! déception ! toutes les tables occupées par des gens qui sont au dessert, ou couvertes de débris laissés par ceux qui sont partis ! Tout nous fait présager que là encore il y a eu une razzia en règle. Un reste de haricots et quelques tranches de saucisson restent cependant dans les plats d'une table que les convives vont quitter.

— Nous sommes désolés, messieurs, mais il ne nous reste absolument rien, dit la fille. Puis jetant les yeux sur la table dont nous venons de parler, elle ajouta : « Attendez, cependant... il y aura peut-être, dans un instant, un peu de haricots et de saucisson.

C'est ce qui nous fut servi, et que nous nous partageâmes scrupuleusement.

Après ce léger repas, je sortis un instant, tête nue, sur le perron, pour prendre l'air. A ce moment arrivent cinq cabinotiers genevois, facilement reconnaissables à leur accent. Me prenant pour le

patron, l'un d'eux vient à moi : « Qu'avez-vous à manger ? »

— Monsieur, côtelettes de mouton, rosbif, bifteck, poisson frit....

— Du poisson ! va pour du poisson. Apportez-nous, en attendant, deux bonnes bouteilles de Cortailod.

Les deux bouteilles furent portées par un sommelier à qui j'en donnai l'ordre.

Et mon Genevois, courant à ses camarades, leur disait tout rayonnant : « Dites donc, du poisson ! ils y ont du poisson ! n'est-ce pas chouette ! C'est-y de la chance ! »

Et les autres, en chœur : « Nous allons nous en donner un botte ! »

Le tour joué, nous nous empressâmes de régler et de partir, sans avertir ces messieurs, qui attendent encore le poisson frit.

L. M.

La Champagne, aux temps des vendanges.

Dès la première quinzaine de septembre, villes et villages sont en effervescence ; c'est le remue-ménage des cuves, des futailles, des paniers qu'on nettoie, des pressoirs qu'on apprête, pendant que de nombreux commissionnaires en vins vont visiter les vignes pour se faire une idée des promesses de la récolte.

Bientôt arrivent les vendangeurs, dont la plupart sont du pays ou des environs. Ceux qui viennent de la Lorraine, en assez grand nombre, font ordinairement le voyage dans de longues voitures à quatre roues, trainées par des mulets, sur lesquelles 25 personnes s'empilent tant bien que mal, les femmes coiffées de leurs petits bonnets blancs ou d'un mouchoir, les hommes vêtus de leurs grandes blouses bleues et chaussés de hautes bottes. Aux ais du charriot pendent les paniers de vendange, avec les bâts des mulets qui sont loués pour descendre jusqu'aux routes les caques de raisins cueillis sur les pentes parfois abruptes des coteaux d'Hautvilliers, d'Ay ou d'Avenay.

L'équipe se rend immédiatement chez son patron. Puis on indique à tous le lieu du coucher. C'est d'habitude un grenier où l'on a étendu un lit de paille ou de foin. La nuit venue, chacun s'y installe comme il peut, côte à côte, pèle-mêle. Les jeunes filles sont soigneusement encadrées par les papas et les mamans, et celles qui sont venues seules sont presque toujours confiées à des gardiens éprouvés et expérimentés.

A trois heures du matin, sonne le réveil ; mais à ce moment déjà la place de la mairie grouille comme une fourmilière. C'est la *louée*.

Les maîtres-vignerons dont les *hordons* (groupes d'ouvriers) ne sont pas au complet viennent y chercher les hommes et les femmes qui leur manquent, les mulets et les voitures qui leur font assez souvent défaut.

Très curieux l'aspect de la foule qui se remue, qui ondule dans la nuit épaisse que trouvent seulement de leurs vagues lueurs quelques becs de gaz et les chandelles ambulantes des débitants de café,

de soupe, de bouillon, etc., qui vont et viennent criant leur marchandise. Les femmes, frileusement emmitouflées, — le froid est vif à fin septembre, à 3 heures du matin, — portent au bras leurs petits paniers de vendangeuses et leurs larges bonnets caractéristiques d'étoffes claires, montés sur fil de fer, qui les garantiront du cuisant soleil du midi.

On remonte enfin chez le propriétaire ou le chef-vignerons. Là, dans des marmites énormes, la soupe aux choux fume et répand dans la cour sa bonne odeur qui réveille et réjouit. On s'attable ; la potée et le morceau de pain qui l'accompagne ont vite disparu au milieu des plaisanteries qui se croisent sur les incidents de la nuit. Les hommes font ensuite passer le petit verre d'eau-de-vie d'*aignes*. On ne refuse pas, d'ailleurs, ce cordial, — excellent quand il a 30 ou 40 ans de bouteille, — aux faibles femmes qui éprouvent le besoin de se réchauffer.

Bientôt a lieu le départ pour les vignes ; les porteurs se placent en tête de la petite colonne, avec leurs grands bâtons sur l'épaule. Et l'on chante romances ou chansons patriotiques. *En revenant de la revue* fait florès. A l'arrivée à la vigne, encore toute humide de rosée sous le brouillard qui flotte, les serpettes sont tirées, et l'on cueille avec soin le raisin qui s'entasse dans les caques.

A midi, on dine. Le repas se compose de lard, de fromage, de pain à discrétion et d'un peu de vin.

Pour les ouvriers travaillant au pressoir, la nuit se passe à charger et décharger celui-ci, puis, dans les intervalles, à des jeux de toutes sortes. Le délassement favori consiste à s'asseoir sur une bouteille vide, en tenant dans une main une bouteille pleine et dans l'autre un gobelet ; il s'agit de verser à boire et de boire sans basculer... Tout le monde fait silence. Le patient fait des efforts surhumains pour rapprocher son verre de la bouteille et finalement culbute, à la grande joie de ses compagnons, qui vont essayer à leur tour.

(Notes extraites du supplément du *Figaro*.)

Onna petita concheince.

Lâi a dâi dzeins prâo retoo que cognâissent totès lè rebriquès po s'esquivâ d'étrè dè parola.

On gaillâ avâi eimprontâ veingt pices à n'on vesin po payi oquiè que dévessâi ; et coumeint cé vesin ne sè démaufiâvè pas autrameint dè stu compagnon, lâi demandâ min dè reçû, et l'eut bin too, kâ l'autro qu'étâi, à cein que parè, on petit soudzet, lâi rebaillâ pas cé ardzeint, ni âo termo iò dévessâi reimborsâ, et ni ein après, dè façon que lo vesin fut d'obedzi dè remettrè cé guieuzâ âo protioreu. Mâ coumeint n'javâi min dè papâi, lo crouïo sire n'ia l'affèrè, et cein allâ dévânt lo dzudzo, que ne put pas lo condanâ quand bin l'arâi volliu ; mâ n'javâi min dè prâovès. Assebin, lo vesin, furieux contrè cllia canaille, sè peinsâ que se l'accrotsivè on moimeint lo farâi passâ pè lè z'estrivièrès. On dzo que lo reincontrè solet défrou dâo veladzo, lâi chàotè dessus, kâ lo vesin étâi on solido luron, et lâi fâ : Ah ! chenapan, ora que tè tigno, tè vé apprenindrè à niyi cein que te mè dâi, tsaravouta !

— Mâ, repond l'autro, ne niyo pas ; ye sé bin que